

Errance sans retour Donner voix aux rohingyas

Jérôme Delgado

Numéro 325, janvier 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95642ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delgado, J. (2021). Errance sans retour : donner voix aux rohingyas. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 31–31.



ERRANCE SANS RETOUR

D O N N E R V O I X A U X R O H I N G Y A S

JÉRÔME DELGADO

Kutupalong, au Bangladesh, quelque part en 2018. La caméra nous entraîne dans un camp de réfugiés au travers de ses innombrables sentiers en terre, pour ne pas dire dans la boue. Pas n'importe quel camp. Avec les 600 000 personnes qu'il accueille, soit davantage que la population de la ville de Québec, Kutupalong est considéré comme le plus peuplé de tous. Il s'agit d'une véritable cité, bâtie à flanc de montagne.

C'est dans ce coin du globe qu'ont trouvé refuge les Rohingyas, population en majorité de confession musulmane pourchassée au Myanmar. Le documentaire *Errance sans retour*, réalisé par Olivier Higgins et Mélanie Carrier, donne une (très) bonne idée de leurs désormais nouvelles conditions de vie. Ils peuvent avoir fui la répression et la violence, mais Kutupalong n'est pas un avenir. Il se dresse comme un mur sans issue. Documenter, ici, prend tout son sens. Enregistrer en images et en sons le quotidien de ces gens sert non seulement la mémoire, cela donne aussi une preuve de la défaillance planétaire. Ce que deviennent les errants Rohingyas vaut pour toutes les populations apatrides, pour lesquelles la communauté internationale n'arrive pas à statuer, faute de moyens ou de volonté politique. Les flux migratoires font certes partie de l'histoire de l'humanité, mais le combat pour la paix et l'égalité semble loin d'être gagné, cent ans après la fondation de la

Société des nations, l'ancêtre de l'Organisation des Nations unies.

Higgins et Carrier auraient pu réaliser un film sombre et sobre, tant le désarroi devant eux, immense, appelait la retenue, la discrétion. C'est d'autant plus vrai qu'ils ont entièrement tourné, si on ose dire, à l'intérieur des murs – sauf pour les quelques vues à vol d'oiseau, qui montrent l'ampleur du territoire. Mais *Errance sans retour* n'est pas qu'une plongée étouffante parmi une enfilade de baraques. Sans contourner le problème, ni l'enjoliver, le duo de réalisateurs parvient à tirer un récit éclairant et respectueux, jamais pesant, à peine redondant. Rythmé par des scènes de joutes au ballon rond sur un terrain cabossé et inondé – du foot aquatique! –, le documentaire puise dans le réel des moments sinon de beauté, de plaisir, d'évasion, de défolement collectif.

Dans les faits, les documentaristes jouent les observateurs. La narration vient de la voix d'un jeune réfugié, Kalam. Son histoire et son parcours servent d'exemple. C'est la manière de nous les rendre qui donne à *Errance sans retour* son intérêt, sa singularité. On ne voit jamais Kalam parler à l'écran. Le jeune homme, ou les jeunes hommes qui apparaissent devant la caméra, incarnent mille et un individus. Ce que Kalam raconte à la première personne, c'est tout autant ce que d'autres pourraient raconter. Le narrateur nous entraîne non seulement dans le labyrinthe du camp, mais aussi dans celui de la

nuite, et de ses fantômes, dans celui de l'avenir, plombé de toutes parts. Blessures physiques, études écourtées, familles brisées : les séquelles sont multiples. Malgré tout, le ton n'est pas larmoyant. La forme n'est pas que descriptive. Le plan sur un salon de coiffure parle de la débrouillardise – il suffit d'apercevoir où a été accroché le miroir. Les séquences nocturnes, par les jeux d'ombres qui les animent, sont habitées des cauchemars de Kalam. Le dessin d'enfant filmé en gros plan et expliqué par son auteur évoque l'accompagnement thérapeutique dont bénéficient, à tout le moins, les plus jeunes réfugiés.

Si les mots de Kalam et ceux livrés devant la caméra, notamment par des femmes – un signe de la confiance gagnée par les documentaristes –, détaillent des faits, ceux-ci tomberaient à plat sans le soin apporté aux images. Il faut souligner l'apport de Renaud Philippe, directeur photo pour l'occasion. En réalité, le film repose entièrement sur le travail de celui qui est à la base photojournaliste. C'est lui qui est d'abord allé, seul, à Kutupalong. De ce premier voyage est né le projet d'un long métrage documentaire. Il est à noter qu'*Errance sans retour* n'est pas que le simple relais du reportage photographique de Renaud – aucune suite d'images fixes à l'écran, comme on aurait pu s'y attendre. Le film est une œuvre cinématographique à part entière. ▀